

Bernhard Schlink

Un hiver à Mannheim



folio
policier

FOLIO POLICIER

Bernhard Schlink

Un hiver
à Mannheim

Une enquête
du privé Gerhard Selb

*Traduit de l'allemand
par Patrick Kermann
et revu
par Olivier Mannoni*

Gallimard

Le personnage du détective privé Selb, de ses amis et de son chat Turbo apparaissent, pour la première fois, dans le roman rédigé par Bernhard Schlink en collaboration avec Walter Popp, *Brouillard sur Mannheim* (Série Noire n° 2479 et Folio Policier n° 135).

Titre original :

SELBS BETRUG

© *Diogenes Verlag AG, Zürich, 1992.*

© Éditions Gallimard, 2000, pour la traduction française.

Bernard Schlink, né en 1944, partage son temps entre Bonn et Berlin. Il exerce la profession de juge. Il est l'auteur de plusieurs romans policiers couronnés de grands prix. Son roman *Le lecteur* a connu un immense succès mondial.

PREMIÈRE PARTIE

Une photo d'identité

Elle me rappelait la fille que j'aurais parfois aimé avoir. Des yeux vifs, une bouche riante, des pommettes hautes et une abondante chevelure bouclée qui tombait sur les épaules. Était-elle petite ou grande, grosse ou mince, voûtée ou droite ? La photo ne le montrait pas. Ce n'était qu'une photo d'identité.

C'est son père qui m'avait appelé : Salger, sous-chef de cabinet à Bonn. La famille était sans nouvelles de Léonore depuis des mois. Ils avaient tout d'abord attendu, puis téléphoné à différents amis, et finalement prévenu la police. Sans résultat.

— Léo est une fille indépendante qui mène sa propre vie. Mais elle a toujours maintenu le contact, elle nous rendait visite, elle nous appelait. Nous espérons qu'elle reviendrait au début du semestre universitaire. Elle étudie le français et l'anglais à l'Institut de traduction et d'interprétariat de Heidelberg. Seulement les cours ont repris depuis deux semaines.

— Votre fille ne s'est pas réinscrite à l'université ?
Il m'a répondu d'un ton exaspéré :

— Monsieur Selb, je m'adresse à un enquêteur

privé pour qu'il enquête à ma place. Je ne sais pas si Léo s'est réinscrite ou non.

Je lui ai patiemment expliqué que des milliers de personnes sont portées disparues tous les ans en République fédérale d'Allemagne et que la plupart disparaissent ou réapparaissent de leur propre gré. Elles veulent que les parents, époux ou amants inquiets qui vont justement signaler leur disparition les laissent quelque temps en paix. Tant que l'on n'a pas de nouvelles, il n'y a aucune raison de s'inquiéter. En cas d'accident ou de crime, on est prévenu.

Salger savait tout cela. La police le lui avait déjà dit.

— Je respecte entièrement l'indépendance de Léo. À vingt-cinq ans, ce n'est plus une enfant. Je comprends également qu'elle ait parfois envie de prendre ses distances. Ces dernières années, il y a eu des tensions entre nous. Mais il faut que je sache comment elle vit, ce qu'elle fait, comment elle se porte. Vous n'avez pas de fille ?

Je ne voyais pas en quoi cela le regardait. Je n'ai pas répondu.

— Il ne s'agit pas seulement de mon inquiétude, monsieur Selb. Si vous saviez ce que ma femme endure depuis des semaines... Donnez-nous rapidement des nouvelles. Mais je ne veux pas que vous adressiez la parole à Léo ni que vous la démasquiez en public. Elle ne doit rien remarquer de toutes vos recherches, et son entourage non plus. Je crains qu'elle ne le prenne mal, très mal.

Cela sonnait faux. On peut surveiller discrètement quelqu'un lorsqu'on sait où il se trouve, et le rechercher ouvertement lorsqu'on l'ignore. Mais le chercher

en se débrouillant pour que son entourage ne s'aperçoive de rien, ça ne va pas.

Salger insistait :

— Vous êtes encore là ?

— Oui.

— Alors mettez-vous immédiatement au travail, et faites-moi un rapport aussi vite que possible. Mon numéro de téléphone est...

— Monsieur Salger, je ne m'occuperai pas de votre affaire. Au plaisir.

J'ai raccroché. Que mes clients aient de bonnes ou de mauvaises manières m'importe peu. Je suis détective privé depuis presque quarante ans, et je les ai tous vus, les bien élevés, les timides et les orgueilleux, les vantards et les lâches, les pauvres diables et les bourgeois. Et puis il y a tous ceux à qui j'ai eu affaire quand j'étais procureur, les clients qui auraient préféré ne pas l'être. Mais quelle que soit mon indifférence, je n'avais aucune envie de jouer du violon dans l'orchestre de Salger, ce chef de cabinet despotique.

Le lendemain, en arrivant à mon bureau, allée Augusta, j'ai trouvé une petite étiquette jaune de la Poste fixée sur le clapet de ma boîte aux lettres, en bas de ma porte d'entrée : « Veuillez vérifier immédiatement le contenu de votre boîte aux lettres. » Cela n'était pas nécessaire : le courrier tombe directement sur le sol de l'ancien débit de tabac où une table, un fauteuil, deux chaises, une armoire métallique et un palmier d'intérieur constituent mon mobilier. Je hais les palmiers d'intérieur.

La lettre express était volumineuse : un paquet de billets de cent marks glissé dans une feuille pliée en deux.

*Cher monsieur Selb,
je vous prie de comprendre et d'excuser mon comportement au téléphone. Nous vivons dans une telle tension, ma femme et moi, depuis des semaines. Je ne veux pas croire que cette conversation ratée vous pousse à nous refuser votre aide. Permettez-moi de vous envoyer cinq mille marks en acompte. Veuillez rester en contact avec moi en utilisant le numéro de téléphone ci-dessus. Dans les semaines qui suivent, vous n'y trouverez que le répondeur. Ma femme ne peut supporter ici l'enfer de cette attente. Mais j'interroge régulièrement mon répondeur à distance et je vous rappellerai immédiatement si vous en exprimez le vœu.*

SALGER

J'ai sorti d'un tiroir de mon bureau la *Sambuca*, la boîte de café et un verre, et je me suis versé à boire. Puis je suis resté assis dans mon fauteuil en croquant des grains de café et en laissant le liquide clair et gras rouler sur ma langue et dans ma gorge. Ça m'a mis le larynx en feu, et la fumée de la première cigarette m'a fait mal à la poitrine. J'ai jeté un coup d'œil par l'ancienne vitrine. La pluie tombait en grosses traînées grisâtres. Dans la rumeur de la circulation, le chuintement des pneus sur la route mouillée dominait le ronronnement des moteurs.

Après le deuxième verre, je me suis mis à compter les cinquante billets de cent. J'ai tourné et retourné l'enveloppe : ni là, ni sur la lettre, Salger n'indiquait son adresse. J'ai composé le numéro qu'il m'avait donné, à Bonn.

«Vous êtes bien au 41 17 88. Vous pouvez laisser un message sur ce répondeur, sans limite de temps. Nous vous rappellerons dans les vingt-quatre heures. C'est à vous de parler.»

J'ai aussi appelé les renseignements. Je n'ai pas été surpris d'apprendre qu'il n'y avait aucun Salger domicilié à Bonn. Il n'était sans doute pas non plus dans l'annuaire. Sur le principe, pas de problème, ce type protégeait sa vie privée. Mais pourquoi le faire contre le détective privé qu'il engageait? Et pourquoi se montrait-il si peu coopératif en ne communiquant pas l'adresse de sa fille à Heidelberg? Et puis cinq mille marks, c'était beaucoup trop.

Ensuite, j'ai senti qu'il y avait autre chose dans l'enveloppe. La photo de Léo. Je l'ai sortie et l'ai posée contre le petit lion en pierre que j'avais rapporté de Venise des années plus tôt — depuis, sur mon bureau, c'est lui qui veille sur le téléphone et le répondeur, les stylos, les crayons et les notes, les cigarettes et le briquet. C'était un photomaton surexposé, tiré sur du papier à bon marché. Il devait dater de quatre ou cinq ans. Léo me regardait comme si elle venait de se décider à quitter son statut de jeune fille pour celui de femme. Mais il y avait autre chose dans ses yeux : une question, une attente, un reproche, un défi? Je ne pouvais le définir exactement, mais cela me touchait.

La jeunesse traduit

La police a ses procédures de routine lorsque des parents ou des proches déclarent la disparition d'une personne et demandent que l'appareil judiciaire se mette en action. Elle remplit un procès-verbal en plusieurs exemplaires, se fait remettre des photos qu'elle agrafe au procès-verbal et aux différents exemplaires, envoie le tout à la direction de la police régionale qui le classe, le range, et attend. Il arrive de plus en plus souvent que l'on ne classe plus le dossier dans une armoire, mais dans l'ordinateur. La police ne rend l'affaire publique que dans les cas de disparition de mineurs, ou lorsqu'elle soupçonne un délit ou crime. Un individu majeur qui n'a pas de problème avec la loi peut décamper quand et où il veut sans que cela intéresse la police. Il ne manquerait plus que cela.

Quand on me charge de retrouver un disparu, c'est pour que je me donne un peu plus de mal que la police. J'ai appelé le bureau de la scolarité à l'université de Heidelberg et j'ai appris que Léonore Salger ne figurait plus sur la liste des étudiants. Elle avait été inscrite pendant le semestre d'hiver, mais n'avait pas renouvelé son inscription pour le semestre d'été : « Mais ça

ne veut rien dire. Parfois, les étudiants oublient de remplir les papiers et n'y repensent qu'au moment où ils travaillent à leur mémoire et passent les examens. Mais bien sûr que non, je ne peux pas vous donner l'adresse, je vous dit qu'elle n'est plus inscrite. »

Le mot « travaillent » m'a donné l'idée d'appeler la chancellerie de l'université, bureau du personnel, section stages professionnels, pour demander si Léonore Salger figurait dans leurs fiches.

— Puis-je vous demander qui souhaite obtenir ce renseignement ? D'après nos dispositions sur la protection des données individuelles informatisées concernant...

La secrétaire a prononcé ces mots d'un ton aussi sévère que le permettait sa petite voix piaillante.

Je n'ai pas laissé la moindre chance à la Commission informatique et liberté :

— Selb, des Œuvres de la Fonction Publique. Bonjour, collègue. J'ai devant moi le dossier Léonore Salger, et je constate que la cotisation patronale ne nous a toujours pas été versée. Je dois vous prier de réparer cet oubli. Franchement, je ne comprends pas pourquoi vous...

— Quel nom avez-vous dit ?

Mon accusation l'avait tellement émue que sa voix était devenue stridente. Plus question de protection des libertés individuelles : elle a vérifié son dossier, et m'a finalement appris, triomphale, que madame Salger ne travaillait plus à l'université depuis février.

— Et pourquoi ?

— Je ne peux pas vous le dire, dit-elle d'un ton tranchant. Le professeur Leider n'a pas demandé la

prolongation de son contrat et, en mars, on a engagé quelqu'un d'autre.

Je suis monté dans ma Kadett et j'ai pris l'autoroute en direction de Heidelberg. Sur le campus, j'ai trouvé une place de parking, puis l'Institut de traduction et d'interprétariat, et au premier étage, le bureau du professeur K. Leider.

— Qui dois-je annoncer ?

— Selb, du ministère fédéral de l'Éducation et des Sciences. J'ai rendez-vous avec le professeur.

La secrétaire a jeté un coup d'œil sur son agenda, puis sur moi, et à nouveau sur son agenda.

— Un moment.

Elle a disparu dans la pièce voisine.

— Monsieur Selb ?

Même les professeurs sont de plus en plus jeunes. Celui-là était élégant, portait un costume en soie sombre, une chemise claire en lin et un sourire ironique sur son visage bronzé. Il m'a invité à passer dans la pièce voisine et à prendre place.

— Qu'est-ce qui vous amène chez nous ?

— Après le succès des opérations *La jeunesse fait de la recherche* et *La jeunesse joue de la musique*, le ministère fédéral de l'Éducation et des Sciences a lancé il y a quelques années d'autres programmes à l'attention des adolescents. L'année dernière, il a mis en place le concours *La jeunesse traduit*. Vous vous souvenez du courrier que nous vous avons adressé ?

Il a secoué la tête.

— Vous voyez, vous ne vous en souvenez plus. Je crains que *La jeunesse traduit* n'ait pas fait l'objet d'une campagne de promotion suffisante, ni dans les écoles ni dans les universités. J'assume à partir de

cette année la responsabilité du programme, et j'attache une très grande importance au contact avec l'université. C'est une participante de l'année dernière qui m'a indiqué votre nom et celui d'une de vos collaboratrices, madame Salger. J'ai l'intention de...

Son visage affichait toujours le même sourire ironique :

— *La jeunesse traduit*? De quoi s'agit-il?

— C'est tout d'abord la suite naturelle de *La jeunesse fait de la recherche*, *La jeunesse joue de la musique*, *La jeunesse bâtit*, *La jeunesse soigne*, pour vous rappeler quelques-uns de nos programmes. Je suis aujourd'hui persuadé qu'en 1993, le concours *La jeunesse traduit* jouera un rôle essentiel. Pour *La jeunesse prie*, nous travaillons dans une grande harmonie avec les facultés théologiques, pour *La jeunesse juge*, avec les facultés de droit. Mais jusqu'à présent, nous avons omis d'établir des liens de coopération avec vos facultés ou instituts. Je pense à un comité scientifique, quelques professeurs, certains étudiants, quelqu'un du service linguistique des communautés européennes. Je pense à vous, monsieur le professeur Leider, et je pense à votre collaboratrice, madame Salger.

— Si vous saviez... Mais vous ne savez pas.

Il m'a fait une petite conférence pour se présenter : il était scientifique, linguiste, il méprisait l'interprétariat et la traduction :

— Un jour, nous comprendrons comment fonctionne le langage. Ce jour-là, nous n'aurons plus besoin de traducteurs ni d'interprètes. En tant que scientifique, mon rôle n'est pas de chercher comment on saucissonne une traduction. Mon travail, c'est de mettre fin au saucissonnage.

Être professeur de traduction et ne pas croire en la traduction : voilà une existence éminemment ironique ! Je le l'ai remercié de sa franchise, j'ai vanté la diversité critique et créative, et je l'ai prié de rester en contact avec nous.

— Et pour notre comité, que pensez-vous de madame Salger ?

— Je dois vous avouer qu'elle ne travaille plus pour moi. Elle m'a pour ainsi dire laissé tomber. Elle n'est plus venue après les vacances de Noël, sans donner aucune explication ni présenter la moindre excuse. Naturellement, j'ai écouté ce que disaient mes collègues et mes assistants. Madame Salger ne s'est plus présentée à aucun de ses cours. Je me suis longtemps demandé s'il fallait que j'appelle la police.

Il m'a lancé un regard inquiet ; pour la première fois, son sourire ironique a disparu. Puis il a réapparu.

— Elle en avait peut-être simplement assez des études, de l'université et de l'institut. Je le comprendrais. J'ai peut-être aussi été un peu vexé.

— Madame Salger serait la bonne personne pour *La jeunesse traduit* ?

— Bien qu'elle ait été ma collaboratrice, elle n'a jamais été contaminée par mes pensées. C'est une jeune fille efficace avec l'élocution tranquille dont on a besoin en interprétariat, et très appréciée comme tutrice chez les étudiants de premier semestre. Si vous la trouvez, prenez-la, n'hésitez pas. Et saluez-la de ma part.

Nous nous sommes levés et il m'a raccompagné à la porte. Dans l'antichambre, j'ai demandé à sa secrétaire l'adresse de madame Salger. Elle me l'a inscrite sur un morceau de papier : Häuserstrasse 5, 6900 Heidelberg.

La pensée catastrophale

En 1942, jeune procureur, j'ai débarqué à Heidelberg et, avec ma femme Clara, nous nous sommes installés dans un appartement de la Bahnhofstrasse. À l'époque, ce n'était pas une bonne adresse, mais j'aimais la vue sur la gare, les trains qui entraient et sortaient, les nuages de vapeur des locomotives, les sifflements et le bruit des wagons que l'on rangeait pour la nuit sur les voies de garage. Aujourd'hui, la Bahnhofstrasse ne longe plus la gare, mais les nouveaux bâtiments administratifs et le tribunal, des édifices d'une fonctionnalité grise et lisse. Si le droit ressemble à l'architecture où il s'exerce, la justice va mal à Heidelberg. Mais s'il a l'air des petits pains et des gâteaux que le personnel du tribunal peut acheter au coin de la rue, inutile de se faire du souci pour elle. La Häuserstrasse prend naissance dans la Bahnhofstrasse; juste derrière le coin, le petit magasin où Clara et moi achetions notre pain dans le temps est devenu une boulangerie de luxe.

Devant la porte d'entrée du 5, Häuserstrasse, j'ai chaussé mes lunettes de lecture. Son nom figurait évidemment sur la plaque, tout en haut. J'ai sonné, la

porte s'est ouverte, et j'ai gravi cet escalier lugubre qui sentait le vieux. Avec mes soixante-neuf ans, je ne suis plus aussi rapide que jadis. Au deuxième étage, j'ai dû m'arrêter pour reprendre mon souffle.

— Ho ho ? a crié d'en haut une voix impatiente : un homme à la voix aiguë, ou une femme à la voix grave.

— J'arrive.

Les dernières marches conduisaient dans les combles. Un jeune homme se tenait sur le seuil de la porte qui donnait sur un logement mansardé avec des chiens assis et des murs en pente. Il avait dans les trente ans, ses cheveux noirs étaient peignés en arrière, il portait un pantalon en velours noir avec un pull-over noir, et me dévisageait tranquillement.

— Je cherche madame Léonore Salger. Est-elle là ?

— Non.

— Quand est-ce qu'elle reviendra ?

— Je ne sais pas.

— C'est bien son appartement, non ?

— Oui.

Je n'arrive plus à comprendre les jeunes gens d'aujourd'hui ni toutes leurs idées. Nouvelle incommunicabilité ? Nouvelle intériorité ? Anorexie de la communication ? J'ai fait une nouvelle tentative :

— Mon nom est Selb. J'ai un petit bureau de traduction et d'interprétariat à Mannheim. On m'a recommandé madame Salger pour un travail urgent. J'ai besoin d'elle rapidement. Pourriez-vous m'aider à entrer en contact avec elle ? Je peux m'asseoir ? Je suis à bout de souffle, j'ai les jambes qui flageolent et je vais avoir un torticolis à force de vous regarder d'en bas.